

L'AMÉRIQUE LATINE

ou la déception du contre-modèle américain

L'expérience brésilienne peut conduire à se poser la question, après Stephan Zweig je crois, des destins comparés de deux pays aux dimensions identiques : le Brésil, 8,5 millions de km², et les États-Unis, 9 millions de km². Le second a pu se confondre avec l'Amérique tout entière (ce sont bien « les Américains » qui arrivaient en juin 1944) et sa réussite, alors que le premier restait le symbole d'une « Amérique pour demain », géant de l'hymne national dont les Brésiliens, réputés pour leur humour, attendent, éternellement (?), le réveil.

Or, au-delà de ces deux pays, la comparaison des deux sous-continent, Amérique du Nord et Amérique du Sud, est tentante. Un modèle et son ombre ? Deux Amériques, deux destins différents, avec des déceptions surprenantes : qu'est devenue l'Argentine, cinquième ou sixième puissance mondiale dans l'entre-deux-guerres ? La comparaison fait surgir immédiatement des questions tentantes : où sont les clés de la réussite et de l'échec ? Tropique ou monde tempéré ? Culture latine ou culture anglo-saxonne ? À moins que l'histoire... Lincoln ou Bolivar ? Exubérance de la Renaissance et de la Contre-Réforme ou austérité religieuse du XVII^e siècle et des « *Pilgrims fathers* » ?

Pour autant la comparaison est-elle légitime ? Certes le concept d'Amérique latine est admis par tous, mais les clivages nationaux, nombreux, n'expriment-ils pas une diversité profonde qui rendrait la notion de modèle latino-américain trop réductrice face au bloc constitué par l'Amérique du Nord ?

Il s'agira donc de franchir ces étapes de tentation et de doute pour examiner les raisons qui ont pu conduire cette Amérique sur

la voie du sous-développement et des difficultés économiques et sociales. Car c'est bien là que réside la déception éventuelle et non le contact avec une population latine dont chacun sait qu'il est inoubliable, source d'optimisme et leçon de vie.

LES DEUX AMÉRIQUES OU LA TENTATION DE LA COMPARAISON

Des bases géographiques comparables

La géographie sait être bonne fille. Elle nous facilite ici la comparaison : l'Amérique du Nord couvre 21,3 millions de km², l'Amérique latine rassemble les 17,7 millions de km² de l'Amérique du Sud et les 2,6 millions de km² des pays de l'isthme, soit 20,3 millions de km². Néanmoins la première avec 274 millions d'habitants est deux fois moins peuplée que la seconde qui totalise 445 millions d'habitants. Logiquement la densité, pourtant faible, de la seconde (20 habitants par km²), est double de celle de la première.

La forme géométrique des deux sous-continentes est étrangement semblable, deux triangles pointe en bas, mais avec un double décalage. En latitude bien sûr puisque le 45^e parallèle latitude nord traverse l'Amérique du Nord dans sa partie la plus large, alors que c'est l'équateur qui tranche l'Amérique du Sud dans sa grande largeur ou presque. Mais décalage en longitude aussi puisque Manaus est à 60° de longitude ouest alors que « le méridien des catastrophes », le 100^e, coupe l'Amérique du Nord en son milieu.

Séparés de l'Europe par la frontière, longtemps infranchissable, de l'océan, les deux Amériques ont donc constitué un « Nouveau Monde », mais deux milieux différents pour la conquête. À l'un l'opulence des tropiques, l'avantage longitudinal et l'invitation nonchalante des courants (courant des Canaries, courant Nord-équatorial) et des vents alizés. À l'autre la rudesse d'un climat qui n'a de tempéré que le nom, le double obstacle des vents contraires et de la dureté de l'Atlantique Nord.

Les processus de conquête : parallélismes et divergences

La découverte

Les Amériques sont nées d'un même rêve : la découverte de la route des Indes, puis celle du passage lorsque l'intuition puis la con-

viction se sont affirmées que l'Amérique était un monde nouveau dressé comme un obstacle sur cette route. La recherche de ce passage s'est poursuivie pendant plusieurs décennies. Au Nord elle a été abandonnée vers 1525-1530 devant l'évidence d'un obstacle infranchissable. Au Sud Magellan a découvert le passage qui porte son nom en 1520. Mais c'est finalement en son centre, là où elle avait été découverte que l'essentiel s'est longtemps joué : l'étroitesse de l'isthme a permis les transbordements des marchandises du Pacifique vers l'Atlantique. Les Espagnols ont donc pu organiser les convois de galions qui, regroupés dans la mer des Caraïbes, permettaient de transporter vers l'Espagne à la fois l'argent du Potosi et les épices de l'Extrême Orient.

La conquête

Ce nouveau continent découvert, par hasard, il restait à le conquérir et le soumettre. Au Sud la conquête fut, on le sait, étonnamment rapide. Dès 1494, le premier établissement permanent est créé à Haïti, simple comptoir de traite chargé de rassembler l'or, les épices, le coton, les esclaves indiens. Mais les ressources de ce type se révèlent rares et les populations locales n'ont que de faibles capacités d'échange. Dès 1499, le système colonial porte la marque de l'échec. Au Nord la situation est encore plus délicate. Il n'y a pas de passage, donc pas de trafic, la mer est difficile pour envisager le transport, les complémentarités avec les métropoles peu évidentes. La conquête est plus hésitante.

D'ailleurs pourquoi envisager une conquête ? Quatre motifs principaux peuvent être dégagés.

— La conversion des populations locales. C'est un motif religieux fort pour des populations européennes qui sortent du Moyen Age et qui sont baignées dans l'atmosphère de croisades qui se succèdent depuis le XI^e siècle.

— La *Reconquista* en constitue l'ultime avatar. À cet égard les communautés protestantes sont moins efficaces que les catholiques regroupés dans une église à organisation presque militaire avec sa doctrine, ses ordres religieux à vocation de célibat, les techniques éprouvées de la Contre-Réforme, son sens « publicitaire » des images.

Rien en Amérique du Nord n'est équivalent à la splendeur et la vitalité du baroque latino-américain.

— Le mercantilisme dont le but est d'enrichir la vieille Europe. Mais que peut-on exploiter ? Le monde tropical apparaît plus flatteur que les ressources de l'Amérique tempérée (métaux, poisson, fourrure, bois). Les hasards de la géologie seront plus favorables au sud dans un premier temps : l'argent du Potosi est découvert trois siècles avant l'or californien (1545 et 1848).

— Le duplicata : reconstituer à l'identique une société européenne en expansion dans un nouvel espace. C'est ce qu'avaient déjà fait en leur temps les Grecs. C'est *a priori* plus facile dans le milieu tempéré de l'Amérique du Nord que dans celui plus exotique des Tropiques.

— L'utopie. Bâtir un monde meilleur, un monde parfait dans cet espace marqué par l'innocence de la virginité et la naïveté apparente des cultures indigènes. Cette conviction jouera un rôle particulièrement important en Amérique du Nord en raison du poids, parmi les immigrants, des groupes fuyant les persécutions religieuses ou politiques. Elle a marqué les mentalités et orienté les conceptions diplomatiques de Wilson à Kissinger. En revanche l'utopie n'a eu qu'un rôle marginal en Amérique latine, les « *missiones* » jésuites restant cantonnées à la périphérie de l'espace colonial, au Paraguay en particulier.

La mise en valeur

Faute de population indigène assez nombreuse ou de culture technique suffisamment avancée pour offrir des productions abondantes à l'échange il fallut donc se résoudre à mettre en valeur le continent.

En Amérique du Nord les caractéristiques du milieu tempéré, qui n'offrait guère de place aux ambitions mercantilistes, et le manque de main d'œuvre ont constitué des freins à cette mise en valeur. Les populations indigènes étaient surtout constituées de chasseurs nomades avec des densités très faibles. Les populations d'agriculteurs sédentaires aux techniques médiocres étaient cantonnées au sud d'une limite joignant les rives du Saint-Laurent à l'est aux popu-

lations des Pueblos et Hopis à l'ouest. La main d'œuvre européenne était difficile à fixer et les nouveaux arrivés furent vite tentés par le défrichement de terres pour leur compte. La petite noblesse voit donc les hiérarchies classiques s'effacer progressivement.

En Amérique latine les Espagnols surtout, les Portugais accessoirement, rencontrèrent des sociétés d'agriculteurs parfois très organisées, comme les planteurs de maïs de l'Amérique tropicale. Ils parvinrent à reconstituer un système quasi féodal. La terre fut confiée à de grands seigneurs qui reçurent ainsi la charge de l'administrer avec mission militaire, religieuse, civilisatrice. Au Brésil l'administration est confiée à des « capitaines donataires ». Quinze « capitaineries » sont créées avec droit de mettre en esclavage, droits sur les colons et pouvoir de distribuer des « *sesmarias* ». Les paysans sont attachés à la terre par le système des « *encomiendas* ». Ainsi se reconstitue une société inégalitaire et hiérarchique, comme l'était la société traditionnelle européenne, sur la base de la plantation esclavagiste ou le grand domaine extensif. La plantation se met en place sur les riches terres alluviales de la côte, en défrichant l'opulente forêt du Tropique humide. Dans les prairies et savanes la colonisation espagnole et portugaise occupe l'espace par la grande propriété d'élevage extensif dont les bases avaient été expérimentées dans la *Reconquista* de la péninsule ibérique.

La traduction spatiale de la conquête et de la mise en valeur

En Amérique du Nord la massivité, l'obstacle des Appalaches et de la Louisiane (restée française jusqu'en 1803), expliquent en partie que la conquête de l'Ouest ne démarre vraiment qu'après la Guerre de Sécession.

En Amérique du Sud la massivité est contournée. Le peuplement de la côte ouest est plus facile, soit par la traversée de l'isthme (aux mains des espagnols), soit par le détour du Cap Horn. Il n'y a donc pas besoin de franchir les étendues continentales, d'autant que la grande forêt tropicale constitue un obstacle angoissant. Elles sont donc abandonnées jusqu'au second XXe siècle (Brasilia est fondée en 1960, la Transamazonienne ouverte en 1970). Autour de ce vide intérieur laissé désert par le manque d'hommes se créent des États périphériques sur une étendue latitudinale que les besoins d'une

bonne administration obligent à fractionner et que Bolivar ne réussira pas à rassembler.

Au total un double décalage spatial et temporel se crée entre les deux Amériques.

Quelques dates repères peuvent souligner l'écart entre la rapidité de la conquête de l'Amérique du Sud face aux retards en Amérique du Nord :

1494 Premier établissement permanent à Haïti.

1502 Politique de peuplement, organisation administrative par la monarchie.

1503 La *Casa de Contratacion* organise le commerce avec l'Amérique ; les officiers royaux perçoivent l'impôt.

1520-1540 Conquêtes par Cortés et Pizarro (1519-1521 : Mexico, 1534 : Quito, 1538 : Bogota).

1545 Mise en exploitation des mines du Potosi.

1497 J. Cabot visite les îles du Cap Breton.

1508 S. Cabot (le fils) explore le littoral jusqu'à la Floride.

Il n'y a pas d'établissement permanent en Amérique du Nord avant la fin du XVIe.

1607 Fondation de Jamestown en Virginie.

1610 Les Français en Acadie.

1620 Les « *Pilgrims fathers* » du May Flower au Cap Cod.

En revanche, au XIXe, sur les 60 millions d'Européens qui émigrent en Amérique, 80% se dirigent vers l'Amérique du Nord. Les différences de climat, la concurrence plus tardive du travail servile (l'esclavage n'est aboli qu'en 1888 au Brésil), les décalages dans les révolutions démographiques de l'Europe du Nord-Ouest et de l'Europe méditerranéenne, expliquent en partie ces différences. Au total les Amériques tempérées, au Nord et au Sud, sont blanches, l'Amérique médiane est panachée et les Caraïbes sont majoritairement noirs.

Les processus d'indépendance : parallélismes et divergences

Au Nord l'indépendance est un moment fondateur : elle permet d'affirmer l'identité nationale et jette les bases de l'indépendance économique. Au Sud l'indépendance est finalement dramatique : elle concrétise la balkanisation : accident ou expression de différences latentes ? Elle institutionnalise le militarisme et le caudillisme, ruine l'économie et renforce la dépendance externe, accroît les différences sociales par le déchaînement des énergies du libéralisme.

L'indépendance rompt-elle l'unité de destin de l'Amérique latine ?

L'AMÉRIQUE LATINE OU LA LÉGITIMITÉ D'UN CONCEPT*Un concept culturel*

Le concept d'Amérique latine est né au XIXe siècle de la volonté d'affirmer la latinité face au monde anglo-saxon, non sans arrière-pensées diplomatiques (Que l'on songe ici à Napoléon III et l'aventure mexicaine).

Le terme n'a vraiment été lancé par les géographes des États-Unis qu'après la deuxième guerre mondiale. C'était la reconnaissance d'une « autre Amérique ».

Plus qu'un concept il correspond à une réalité culturelle marquée par l'unité de langue (ou du moins la proximité linguistique entre l'espagnol et le portugais), le poids de la religion catholique (il y a plus de catholiques en Amérique latine que dans le reste du monde), la même passion pour le football...

Une identité sous-continentale

Elle se concrétise de diverses manières :

— Des solidarités, cristallisées souvent par l'omniprésence *yankee*, mais qui révèlent aussi des faiblesses. Faiblesse des relations économiques internes, voire des relations culturelles, pour des pays tournés davantage vers les influences et modèles extérieurs. Parfois des rivalités révèlent de vieilles fractures. Ainsi, lors du conflit des Malouines qui opposa l'Argentine à la Grande-Bretagne, le Brésil et le Chili prirent position contre l'Argentine, Cuba, le Venezuela et la Bolivie furent pro-argentins, et les autres restèrent neutres.

— Des références longtemps semblables. Ainsi jusqu'en 1930 la culture française fut omniprésente, imprégnant les élites, diffusant dans l'éducation des classes aisées grâce aux ordres religieux notamment. Les mouvements indigénistes, notamment dans les pays andins, furent précoces.

— Une puissante identité littéraire et musicale. Certes « le » Samba et le Tango sont distincts mais expriment puissamment les identités. La diversité littéraire est réelle entre Alejo Carpentier, proche des références historiques européennes (*Le Siècle des Lumières*, *La Harpe et l'ombre*, le *Concert Baroque*), les épopées rurales de Guimarães Rosa et Jorge Amado, l'intellectualisme « porteño » de Borges, Cortázar ou Onetti mais on retrouve de puissants éléments unitaires : mêmes liens puissants avec les réalités sociales, même exubérance des thèmes et du style « baroque ».

— Une intégration culturelle réelle des diverses populations et qui s'exprime au quotidien. Ainsi cet étudiant, très noir de peau, qui, lorsqu'il dit « Nous autres les Latins » exprime sans s'en rendre compte une étrange translation.

Un « Extrême-Occident », une « Extrême-latinité »

L'Amérique latine est, comme l'autre Amérique, une « invention de l'Europe » qui y a apporté les hommes (12 millions au XIXe, deux fois plus que les apports africains et plus aussi que ce qu'il restait d'indigènes — 10 millions — après le traumatisme de la conquête), les schémas culturels, économiques et sociaux.

C'est l'Europe aussi qui y a fait triompher la ville. La fondation de la ville est un acte politique comme dans l'Europe des temps modernes. L'Amérique latine est « la plus grande entreprise d'urbanisation de l'histoire ». En trois siècles plus de mille cités y furent fondées. La ville fut en effet le moyen privilégié pour instaurer l'ordre colonial. Elle constitue l'expression monumentale des pouvoirs : autour de la place centrale qui sert de scène aux manifestations « théâtrales » de ces pouvoirs se rassemblent les monuments qui en sont les supports : cathédrale, palais du gouverneur.

C'est d'Europe enfin que viennent les modèles politiques. Ce sont les descendants d'Européens qui, au XIXe siècle, créent les modèles

institutionnels sur la base de la démocratie politique et de l'égalité. Démocratie et égalité formelles tant ces notions paraissent mal adaptées à l'état arriéré d'une partie de la société et à l'oubli dans lequel sont apparemment jetés les sujets indigènes ou africains. Fruit de ces contradictions la vie politique est donc restée très agitée, le fonctionnement des institutions souvent interrompu. En un siècle et demi, on recense plus de deux cents constitutions, et l'Équateur a eu trente présidents entre 1952 et 1962 !

Alors est-ce bien la désillusion qui est née de tant d'occasions manquées ?

L'AMÉRIQUE LATINE OU LES ESPÉRANCES DÉÇUES

Partant de données souvent proches, soumise à des évolutions historiques comparables, cette Amérique n'a donc pas connu la réussite de sa grande voisine du Nord.

Désillusion du modèle politique qui oppose le grotesque dramatique des *pronunciamentos* à la remarquable stabilité des institutions Nord-américaines.

Désillusion du modèle économique qui oppose le morcellement de nations de second rang à la réussite insolente de la première puissance du monde.

Désillusion du modèle social qui oppose une société marquée par les stigmates du sous-développement à celle qui est le laboratoire des innovations et des avancées.

Les fragilités des régimes politiques et les dérives institutionnelles

Elle sont issues pour une bonne part des contradictions entre le niveau des institutions et des législations et le retard des sociétés auxquelles elles s'appliquent.

Les institutions sont marquées par leur grande instabilité, les dysfonctionnements répétés des régimes parlementaires, l'infléchissement vers des régimes présidentiels calqués sur le modèle des États-Unis (élection du Président au suffrage universel) mais avec des pouvoirs plus grands, des assemblées plus dociles, des contrepoids plus fragiles. Les risques de dérives sont donc plus grands, et, l'expérience le prouve, plus fréquents.

La vie politique locale est encore fortement empreinte de « caciquisme ». Le premier devoir du rural est la fidélité électorale, contrepartie de la « protection » du « seigneur », y compris, le cas échéant, à l'égard de la force publique. Les partis traditionnels sont choisis en fonction des traditions familiales. Les luttes politiques sont aussi, en grande partie, des luttes de familles et de leur clientèle. Même si leur poids se réduit, les grandes familles rurales constituent une force d'appoint fondamentale dans les campagnes.

La vie politique urbaine est à tradition populiste. Des exemples célèbres ont marqué, dans l'entre-deux-guerres, ou l'après-guerre, la vie politique de l'Argentine, du Brésil ou du Pérou. Le prolétariat urbain est nombreux mais ne constitue pas encore une classe ouvrière susceptible de donner naissance à une force politique autonome. Le pourra-t-il un jour ? La grande industrie est trop récente pour que les ouvriers aient appris à maîtriser la force syndicale. Les ouvriers sont d'ailleurs plutôt favorisés par rapport à la masse du sous-prolétariat. Faute de généralisation du fordisme les partis ont dû promettre des avantages sociaux pour canaliser les forces populaires, promesse d'autant plus facile que la masse populaire concernée est étroite : c'est la base du populisme. Le populisme a presque toujours négligé les agriculteurs pour s'assurer la neutralité des caciques ; le dimorphisme social entre villes et campagnes s'en est trouvé accentué.

Les avatars du communisme et du castrisme

Le marxisme a servi de base à des forces politiques actives mais sans véritable appui populaire. Le prolétariat le plus éduqué constitue une minorité, de surcroît relativement privilégiée. Les ruraux sont capables de révoltes, mais plus spontanées que préparées car l'influence idéologique est faible. L'échec du « Che » dans la forêt bolivienne en sert de témoignage. Les partis révolutionnaires sont donc restés confinés aux classes moyennes intellectuelles.

Les hésitations chrétiennes

Par son assise populaire l'Église constitue une force politique de premier ordre mais, prise dans ses contradictions idéologiques et sociales, elle s'est enlisée dans des positions intermédiaires qu'expriment la démocratie chrétienne chilienne fondée par Eduardo Frei au

Chili en 1952 ou la « révolution dans la paix » de « l'évêque rouge » de Recife, Don Helder Camara.

Les ambiguïtés de l'armée

L'Amérique latine a la réputation d'être la terre des coups d'État militaires. Entre 1954 et 1984 seuls quatre États ont connu une succession régulière de gouvernements civils. L'image des militaires est donc restée proche de la caricature. En fait le corps des officiers n'est pas forcément conservateur. Beaucoup sont issus des classes moyennes et l'armée est pour beaucoup un moyen d'ascension sociale. Aussi certaines interventions se sont voulues progressistes : ainsi au Pérou dans les années soixante-dix (1968-1975) ce sont les militaires qui mettent en œuvre une réforme agraire radicale. Pourtant après les années cinquante, par peur du castrisme la plupart des interventions ont plutôt été conservatrices. Le Costa Rica fait figure d'exception, qui n'a plus de forces armées depuis 1948.

Les déficiences du modèle social

L'Amérique latine porte encore les traces du sous-développement même si la situation a évolué. Le PIB par habitant a progressé : il est passé de 1830 dollars par habitants en 1990 à plus de 2100 aujourd'hui, ce qui place l'Amérique latine dans son ensemble dans la frange supérieure du Tiers Monde, bien au-dessus de l'Afrique mais avec une progression plus lente qu'en Asie. D'autre part les écarts internes restent importants.

	Médiane des PIB/Hab (en \$)	1976	1990
Amérique latine		1040	1830
Groupe andin	Bolivie	390	630
	Pérou	800	1160
	Venezuela	2570	2560
Cône Sud	Argentine	1550	2370
	Brésil	1140	2680
Caraïbes	République Dominicaine	780	830
Extrême Orient		540	1875

Les revenus sont très mal partagés entre les différentes catégories sociales, mais peut-être pas autant qu'on l'a dit dans la mesure où s'est étoffée une classe moyenne qui manque souvent dans les autres pays du Tiers Monde.

Part (%) du revenu national selon les tranches

quintile	1 er	2 ème	3 ème	4 ème	5 ème
Brésil	2	6	11	19	62
Pérou	4	9	14	21	52
France	6	12	17	24	41

La *situation sanitaire et alimentaire* est devenue acceptable pour la plupart même si localement elle peut encore être difficile. La mortalité infantile est encore de 50 ‰, l'espérance de vie 69 ans et il y a 800 personnes pour un médecin, soit un taux deux fois plus fort qu'en Asie et 15 fois plus fort qu'en Afrique.

Le *niveau scolaire* est voisin des pays développés et le taux d'alphabétisation de 87%.

La *situation démographique* est encore tendue malgré l'accélération des évolutions depuis 20 ans. La natalité est en forte baisse (40 pour 1000 en 1965 et 28 pour 1000 en 1995). La fécondité a été divisée par deux en 30 ans. Du fait des progrès de l'urbanisation et de la scolarisation elle tend à ce rapprocher des chiffres des pays développés. Malgré un début de vieillissement le taux de mortalité est faible (7 pour 1000). De ce fait la croissance démographique reste soutenue ; avec un taux annuel de 2,1% elle est supérieure à celle de l'Asie (1,9%). Il est vrai qu'au cours des décennies cinquante et soixante l'Amérique latine avait le plus fort taux d'accroissement de la planète.

L'Amérique latine partage avec l'Amérique du Nord l'image d'un *continent violent*. Depuis une vingtaine d'années, en raison notamment des difficultés économiques et sociales, cette violence, urbaine surtout, s'est très sensiblement aggravée et touche désormais tous les pays, y compris ceux qui, comme le Brésil, avaient conservé une image de nonchalance et de douceur de vivre. La violence quotidienne est liée à l'injustice sociale et à l'absence de perspectives

d'évolution. Les affrontements sociaux ne sont guère codifiés et conservent une brutalité primaire : expulsions de paysans avec leur cortège d'assassinats, agressions urbaines, violence para officielle (*esquadrao da morte* qui liquidait sommairement les petits délinquants dans les années soixante-dix). La violence dans l'expression des problèmes est liée à l'absence ou la faiblesse des structures intermédiaires. La violence révolutionnaire s'exprime ici ou là — Sentier Lumineux au Pérou, révoltes indiennes au Chiapas — et reste latente.

La marginalisation et l'exclusion sont multiformes et sans commune mesure avec celle des pays développés : exclusion politique car même si le suffrage universel est général il reste, en raison des contraintes sociales, plus proche d'un suffrage censitaire dans la réalité ; exclusion économique en l'absence de véritable système de protection sociale ; exclusion raciale, malgré l'importance du métissage, qui touche surtout les Indiens mais aussi les Noirs.

Les désillusions économiques

L'Amérique latine a manqué les trois rendez-vous économiques : celui de la Révolution Industrielle, celui de la Révolution fordiste, celui de la Mondialisation.

L'Amérique latine n'a pas pu mettre en œuvre la Révolution Industrielle contrairement à l'Amérique du Nord. Elle s'est enfermée dans un modèle d'exportations primaires, un peu comme si, aux Etats-Unis, le Sud avait gagné la Guerre de Sécession. Cela a conduit à une mise en valeur cyclique et en archipel de l'espace : certains produits, certains espaces aux conditions adaptées se sont trouvés ainsi projetés sur le devant de la scène, comme illuminés de façon fugace en fonction des rythmes et des besoins du monde, puis rejetés comme des épaves lorsque ces besoins se sont effacés. Ainsi se sont succédés :

— le cycle des métaux et des hommes lors des premières décennies de la conquête, valorisant le Mexique et les Andes ;

— le cycle du sucre, dans le Nordeste du Brésil sur les terres fertiles du littoral, puis dans les Antilles, toujours à proximité des lieux d'expédition portuaire les plus favorables vers l'Europe ;

- les cycles brésiliens (coton, or, café, cacao, caoutchouc, soja) ;
- les produits (blé, viande) de l'Amérique tempérée du cône sud, lorsque la révolution des transports a permis les expéditions sur de grandes distances ;
- les fruits tropicaux (bananes, agrumes) et les produits miniers en raison des besoins des États-Unis et malgré la concurrence africaine.

Ce modèle s'effondre avec la Grande Dépression des années trente. Qu'a-t-il manqué à ce continent pour réussir une Révolution Industrielle ? Des ressources énergétiques sans doute : l'Amérique latine n'a pratiquement pas de charbon. Des entrepreneurs dans la mesure où le poids des oligarchies a maintenu ce continent dans une tradition d'exportation de produits primaires que le néo-colonialisme anglais du XIXe, facilité par la balkanisation politique, a encouragé. Le poids des structures foncières a sans doute été déterminant. La grande propriété, héritière de la colonisation, est plus ou moins autarique, source d'autorité et de prestige social avant d'être source de revenus, mode de vie appuyé sur un réseau de parentèle et de clientèle, avant d'être instrument de profit. La symbiose entre fortune terrienne, puissance économique et sociale, caciquisme, influence politique, caudillisme fait que la question agraire est, en Amérique latine, au cœur du modèle économique et social.

L'Amérique latine a manqué la Révolution fordiste dans la première moitié du siècle.

À partir de 1929 le désastre de la crise conduit à l'abandon du libre-échange et du modèle exportateur. Les économies latino-américaines, comme bien d'autres, s'abritent par des barrières douanières et mettent en place une stratégie dite de substitution d'importations sous l'égide de l'État. Ainsi sont créées des entreprises publiques dans les secteurs énergétique et minier notamment. Une assez grande variété d'industries voit le jour pour remplacer les produits importés selon une évolution qui va du plus simple au plus complexe : industries de consommation courante (textile par exemple), biens de consommation durables (électro-ménager, télévision, voire automobile pour les pays les plus grands), biens intermédiaires, et finalement biens d'équipement. Mais ces industries sont peu

compétitives et, si elles permettent d'entretenir une certaine croissance, ne créent pas de développement autonome faute de marché intérieur suffisant et de capacité à mettre en place une société de consommation. Mis à part les quatre plus grands, la plupart des pays sont trop petits, les blocages sociaux sont tels qu'ils favorisent l'explosion démographique et ne permettent pas l'émergence d'une classe moyenne suffisamment nombreuse. Les pays s'enfoncent donc dans le sous-développement en présentant même de spectaculaires cas de régression (Argentine). Les relations de dépendance, en particulier à l'égard des capitaux étrangers et des FMN perdurent ou s'aggravent. Les défauts de gestion, notamment dans le secteur étatique alourdi par la bureaucratie et grisé par des dérives «pharaoniques» aggravent la situation. L'Amérique latine finit par sombrer dans la crise de l'endettement qui conduit à la grave crise des années quatre-vingt, la «décennie perdue», et à l'effondrement des systèmes politiques en place.

L'Amérique latine est entrée avec retard dans la mondialisation.

Contrairement à l'Asie de l'est elle n'a pas su vraiment s'intégrer à l'économie mondialisée qui se met en place.

Taux d'ouverture (exportations/PIB) Asie et Amérique latine

	1960	1983	1990
Amérique latine	16%	21%	28%
Asie	15%	31%	35%

Taux de croissance annuel des exportations

	1960/70	1970/80	1980/90
Amérique latine	3,4	4,6	3,1
Asie	6,1	9,4	10,3

Le constat est indiscutable, les explications sont variées. Parmi elles deux imposent une certaine vraisemblance.

Les séquelles « coloniales » de l'ancien modèle exportateur ont créé des réticences à favoriser de nouveau des minorités oligarchi-

ques, ont entretenu des réactions nationalistes et conduit à valoriser surtout le marché intérieur.

L'importance des potentiels en termes d'espace, de ressources ont d'une part conduit à des stratégies privilégiant leur mise en valeur et d'autre part entretenu des niveaux de vie et de salaires qui, pour être modestes, ne souffrent pas la comparaison avec ceux d'Asie, bien plus compétitifs.

Tout cela conduit à une situation intermédiaire, flatteuse par certains côtés, mais qui ne permet de bénéficier ni de l'opulence des marchés des pays riches, ni de l'industrielle main d'œuvre asiatique, si redoutable à l'exportation.

Une situation qui, malgré le retour récent de la croissance, ne permet pas d'attendre une solution rapide au grave problème social (46% de la population latino-américaine vit en-dessous du seuil de pauvreté).

Pourtant l'extrême vitalité des peuples latino-américains, leur capacité d'adaptation, la proximité culturelle avec l'Europe malgré l'exubérance des réactions, tout joue pour maintenir intacte la fascination que l'Amérique latine exerce sur l'Europe « aux anciens parapets ».

Yves Gervaise
Professeur au Lycée Chateaubriand